

# L'érotique du traduire

PIER-PASCALE BOULANGER

Université Concordia, Montréal, Canada

[pierpa@sympatico.ca](mailto:pierpa@sympatico.ca)

## RÉSUMÉ

L'érotique du traduire envisage la volupté, ou le vif plaisir des sens, et l'attraction du corps traduisant pour les attributs du corps textuel au nombre des motifs de la traduction. Il s'agit d'élargir la conceptualisation de la traduction comme processus essentiellement idéal et d'investir le corps traduisant de ses facultés sensibles. Tributaire de la caresse levinassienne, l'érotique du traduire écarte le rapport unilatéral du sujet-traducteur à l'objet-texte et inscrit la traduction dans l'interrelation des corps. Également moteur de subversion, l'érotique veut sortir la traduction de la finalité, de la rationalité et de la culpabilité.

## ABSTRACT

In an erotics of translation, sensual pleasure and physical attraction of the translating body for the textual body are considered among the motives behind translation. The representation of translation as an essentially ideal process needs to be broadened in order to grant the translating body full use of her senses and sensibility. Akin to Levinas' caress, an erotics of translation dismisses the one-way relationship between the translator-as-subject and the text-as-object, arguing in favour of a bilateral relationship. Subversive as well, an erotics of translation wants to pull translation away from final cause, rationality and guilt.

## MOTS-CLÉS/KEYWORDS

*libido sentiendi*, idéologie de la transparence, non-finalité, non-rationalité, non-culpabilité

« Quand le toucher devient caresse, il fait naître l'autre pour moi et l'arrache ainsi au monde des objets. »  
*Les théories de la connaissance*, Jean-Michel Besnier

Érotique fait entendre Éros. « Éros est, avant tout, instigateur d'inquiétude » (Maffesoli, 2002 : 76). Il fait peur autant qu'il fascine, car, invisible aux yeux de son amour Psyché, il ne se montre jamais, ne la rejoignant qu'à la nuit tombée et la quittant avant que le jour ne trahisse son identité. Mais Psyché est avide de savoir et va voir Éros pendant qu'il dort. La lampe qui éclaire ce corps endormi le brûle d'une goutte d'huile. Sacrilège! Éros se réveille en sursaut et se retire ailleurs. Le retrait d'Éros montre que le désir de certitude entraîne la perte de l'autre, ce qui amène Levinas à se demander :

*Peut-on caractériser ce rapport avec l'autre par l'Eros comme un échec? Encore une fois, oui, si l'on adopte la terminologie des descriptions courantes, si on veut caractériser l'érotique par le « saisir », le « posséder », ou le « connaître ». [...] Si on pouvait posséder, saisir et connaître l'autre, il ne serait pas l'autre. Posséder, connaître, saisir sont des synonymes du pouvoir.* (Levinas, 2001 : 83)

Le commentaire de Levinas se pose contre la tradition d'un savoir acquis par préhension (compréhension, appréhension). Dès lors, l'expression « saisir le sens » si prégnante en traduction ne peut plus s'entendre comme le geste « naturel » de la cognition. À toujours vouloir nous convaincre d'avoir saisi le sens, n'avouons-nous pas à notre insu qu'il est irrémédiablement fugace, toujours en devenir? Il n'est pas banal de constater que le syntagme « faire sens » utilisé pour décrire la démarche herméneutique a commencé à habiter certains discours traductologiques; sous les apparences d'un anglicisme, il a le mérite de dire ouvertement que le sujet traduisant construit le

sens d'un texte davantage qu'il ne le trouve pour refermer la main dessus et le transporter, le manipuler ou se l'approprier. Donc, si le sens se fait plutôt qu'il n'est, l'érotique propose qu'il se fasse à deux. Dans la veine des herméneutiques relationnelles ou dialogiques, mais s'en distinguant par la primauté accordée au corps et à la volupté, l'érotique du traduire table sur la sensation et le sensible, les attributs des corps en traduction, comme autant de sources légitimes de sens.

On sait que les théories linguistiques traditionnelles de la traduction répondent d'une *libido sciendi*, celle du savoir, et que les discours éthiques et politiques de la traductologie sont animés par une *libido dominandi*, motivés qu'ils sont par les rapports de force en traduction. Mais comment expliquer la sensualité du geste traductif et l'attraction vers un corps textuel autrement qu'en les rattachant à une *libido sentiendi*<sup>1</sup>, soit celle du sentir, motivée par le plaisir que procurent les sens? C'est-à-dire ce qui appartient au sujet en traduction, le subjectif dont on ne parle que peu. Pourtant, les sens sont sollicités par la texture, le tact des mots; leur sonorité; leur couleur et leur goût, ce que nous rappellent par la négative les textes ternes et insipides. Douglas Robinson aussi interpelle le physique en traductologie, considérant la sensation, la valeur somatique des mots et le *gut-level sense* (Robinson, 1991 : 5) comme autant de catalyseurs actifs dans le processus traductif, mais qu'une traduction raisonnée a disqualifiés au profit de l'idéal, de l'intellect et du logos. Le temps est venu de théoriser la relation mutuelle entre le corps textuel et le corps traduisant, et ce, sous les auspices d'une érotique du traduire.

### **Le rappel du corps**

Le corps est occulté dans le langage et surtout en traduction. L'idéologie de la transparence pèse lourd sur le corps traduisant. À ce point que la qualité d'un texte traduit est souvent considérée comme inversement proportionnelle à la quantité de traces qu'y a laissées le traducteur au passage. Dans la mesure où mieux elle donne l'illusion de ne jamais avoir eu lieu, plus elle est réussie, la traduction se valorise à son effacement. Comment s'obtient cet effet de transparence? Par l'application des conventions d'écriture et canons esthétiques « domestiques » (Venuti : 1995) ou la traduction ethnocentrique (Berman, 1999 : 29). L'érotique y voit un double déni : et du corps de la langue étrangère et de l'empreinte laissée par le corps traduisant. Dès lors que ces corps se font sentir, ils ne peuvent faire autrement que puer. Ne dit-on pas dans ce cas qu'un texte pue la traduction? Aussi l'érotique s'intéresse-t-elle à la question de ces corps gênants.

Grosso modo, les conceptualisations traditionnelles de l'être humain présupposent que l'enveloppe charnelle de l'âme est éphémère et corrompue, autrement dit : peu fiable. Puisque le corps s'use, s'épuise et meurt, il gênerait la destinée éternelle de la matière pensante. Il n'y a qu'à consulter le Petit Robert pour voir perpétué ce canon ontologique, le corps y étant défini d'entrée de jeu comme opposé à l'esprit, à l'âme, et ensuite comme dépouille mortelle. Avant tout souffrance et déchéance, le corps inspire irrémédiablement la méfiance. Or, la méfiance du corps est prépondérante en traduction sous la figure de la trahison, dont on peut trouver les racines dans la conception platonicienne du langage<sup>2</sup>. Dans sa critique du logocentrisme portant sur tout un pan de la métaphysique occidentale, Derrida (1967) s'est appliqué à mettre au jour l'idéologie fondatrice qui réduit l'écriture à une manifestation physique et l'assujettit à la transcription de la pensée pure. L'« ordre » platonicien des choses subordonne le sensible à l'intelligible, de sorte que nous ayons été conditionnés à douter de la réalité captée par nos sens<sup>3</sup>. Se révèle toute une ontologie du dedans (idéal, pur, originel) et du dehors (corporel, impur, artificiel), qui renforce le rôle ancillaire du signifiant représentant le signifié, de l'écriture transcrivant la pensée et, on l'aura deviné, de la traduction reproduisant fidèlement le texte original. Du fait qu'elle n'est ni première ni spontanée et qu'elle recèle le risque de pervertir la parole originelle, la traduction inspire la méfiance. Le sujet traduisant fait les frais de la primauté donnée à la pensée, ou à la substance sémantique du langage, puisque, rien ne pouvant garantir qu'elle demeurera intacte entre ses mains, il doit occulter sa présence. Au fond, le corps traduisant est, comme Éros, instigateur d'inquiétude. En refoulant le corps traduisant, l'idéologie de la transparence en traduction s'occupe de neutraliser cette source d'inquiétude. Habituellement cérébral, raisonnable et ainsi sublimé par la métonymie de l'intellect pris pour le tout du sujet, le corps traduisant est rappelé dans l'érotique du traduire, mais autrement

que par une stratégie à rebours de l'idéologie de la transparence, ce qui ne servirait qu'à renforcer cette dernière par la négative.

Plus précisément, « rappeler le corps » est à comprendre ici comme le faisant revenir à la conscience, car sans lui il n'est de plaisir à traduire. L'érotique envisage la volupté, ou le vif plaisir des sens, comme la motivation de traduire. Comment expliquer la sensibilité, voire la sensualité, du geste traductif et l'attirance entre un corps textuel et un corps traduisant sinon en les rattachant à une *libido sentiendi*, soit celle du sentir, motivée par le plaisir que procurent les sens? Il y a ambiguïté sur « les sens », vous dites? Il y a même homophonie, entendez-vous? En fait, c'est là jouer sur le sens simplement pour démontrer que celui-ci ne se trouve pas seulement dans le référent du mot, cette zone érogène convenue et convenable, mais qu'il se fait partout, toutes catégories confondues. Dans l'érotique du traduire, la sensibilité porte sur des éléments linguistiques, tels le mot, la phrase (sa syntaxe) et la ponctuation; des éléments rhétoriques, telles les pauses, les ruptures, les répétitions et l'intonation; des éléments poétiques, tels la prosodie, les rimes, l'allitération ainsi que les rapports syntaxiques et paradigmatiques; et sur la typographie<sup>4</sup>. Face à un mot, on peut être sensible non seulement à son étymologie, mais à sa dénotation, à sa connotation, à son contexte, à son histoire ou à sa « corporéité » (Berman<sup>5</sup>, 1999 : 59). De sorte que dans l'expression « at the crack of the whip » le sens advienne autant du monosyllabisme quasi-onomatopéique des mots que de leur désignation « craquement » et « fouet ». Ou encore que dans le mot « parallèle », il y ait visuellement des parallèles. Par ailleurs, la sensation que nous avons de la matière linguistique fait sens, tel que Steiner (1975) a avancé, à savoir que les mots qui nous laissent froids n'ont pas de valeur sémantique (*I cannot feel a word, so it has no meaning*). Il y a des mots qu'on aime et d'autres qu'on déteste. Ainsi, le corps a ses raisons que la raison ne connaît point. Même dans le détournement de cet aphorisme pascalien, « cœur » et « corps » demeurent proches. Toutefois, il ne s'agit pas d'opposer corps et raison, car l'érotique ne tient pas à refaire le débat ancien du tout à l'expérience ou tout à la raison entre l'empirisme et le rationalisme. En revanche, l'érotique table sur le bien-fondé de ce qui est traditionnellement imputé au corps tant textuel que traduisant et refoulé à ce titre. Le sensible, soit tout ce qui à la surface du corps textuel attire et fait agir le corps traduisant, peut aussi induire des connaissances en traduction. Sans pour autant fonder une doctrine sensualiste qui identifie dans la sensation la source de toute connaissance.

### **Dynamique à deux corps**

L'érotique participe d'un mouvement à deux corps; il ne pourrait en être autrement. L'autre, qui est corps textuel pour le corps traduisant et vice versa, n'est pas fixe dès qu'il entre en relation. Le va-et-vient des corps brouille le rapport à sens unique du traducteur-sujet au texte-objet. Par ailleurs, il y a une part d'imperfection et d'impondérable incontournable dans le mouvement à deux, qui empêche d'idéaliser leur relation : « Il y a dynamisme, force, quand l'imperfection est constante, c'est-à-dire quand une chose, une personne, une entité, une situation est en devenir. » (Maffesoli, 2002 : 88) L'attirance des corps dans l'érotique du traduire résiderait peut-être dans la réponse aux mouvements de l'autre. C'est pourquoi aussi l'érotique comprendrait qu'il y ait parfois des rencontres où, par manque de complicité et de synergie, le plaisir n'y est plus et les corps se repoussent.

Par sa critique de l'idéologie de la transparence, l'érotique du traduire permet d'apprécier la traduction en tant qu'activité de relation, de plaisir et de désir. Le corps traduisant réagit aux marques sensibles du texte, celles qui pour lui font sens, et le plaisir qu'il y prend décuple la sensibilité, agissant en retour sur l'écriture de son texte. À l'issue de leur rencontre, les corps se quittent transformés. Le plaisir est le gage de l'érotique, par lequel le sujet est sans cesse appelé à agir, qui écarte les formes d'amour stérile et soumis, telles l'admiration et l'adoration. Dans la mesure où elle se donne comme le temps ponctuel d'une rencontre entre deux corps interagissant, l'érotique du traduire empêche tout automatisme, qu'il s'agisse de plaquer des structures de la langue d'arrivée sur le texte original ou de calquer celui-ci dans ses formes étymologiques, lexicales, syntaxiques ou phraséologiques. Dans les deux cas, le geste mécanique fait preuve d'insensibilité et va à l'encontre de la spontanéité d'Éros. L'érotique du traduire permet d'affirmer

que le corps traduisant transforme le langage, y inscrivant toujours de nouvelles manières de dire et de faire, véritable baume contre l'idée stérilisante selon laquelle tout a déjà été dit.

### Subvertir les « ités » reçues

Enfin, sur le plan épistémologique, l'érotique du traduire agit comme un moteur de subversion mettant en échec les « ités » reçues sur la traduction : finalité, rationalité et culpabilité. Hors de toute **finalité**, l'érotique pratique la caresse dont la force est de ne mener nulle part, telle la main chez Levinas, qui ne saisit rien et reste ouverte dans un rapport respectueux au monde. Contre la préhension illusoire du sens, et les idées d'appropriation, de domination et d'arrestation que véhicule cette « saisie » du sens, la caresse plus souple et intuitive parcourt le corps textuel sans « savoir » d'avance par quoi elle sera sollicitée et comment elle réagira. Les possibilités de sens sont sans fin, puisque celui-ci se fait toujours différemment d'une rencontre à l'autre. Si la finalité du geste traductif consisterait à rendre un texte une fois pour toutes, la multiplicité d'influx sémantiques que recevra le corps textuel l'en empêche et la part de sens irréalisés ne sera que partie remise. Au lieu de considérer cette part inaccomplie comme un manque ou un échec, tel qu'il l'est habituellement, l'érotique l'investit de désirs pleinement reportés, dont le propre est précisément de ne pas se réaliser.

Hors de toute **rationalité**, l'érotique refuse d'invoquer une vérité supérieure qui aurait raison de tout et motiverait l'application dogmatique de conventions naturalisantes ou de calques « estrangisants ». Également, l'érotique nous incite à questionner ce qui en traduction passe pour le gros bon sens. De surcroît, si sa démarche empirique préfère l'induction, parce qu'elle mise sur l'expérience du texte, l'érotique n'a pas la prétention d'élever les phénomènes qu'elle observe à des considérations générales. S'appuyant sur une logique toujours circonstancielle animée par une phénoménologie de la volupté, l'érotique s'avoue d'emblée située et éphémère et, en tant que telle, n'aspire pas au statut de théorie de la connaissance, tel le positivisme, se reconnaissant comme une manière de faire parmi d'autres.

Et contre toute **culpabilité**, l'érotique veut en finir avec les allégations de faute, de manque et de trahison faites à l'endroit du corps traduisant et inviter celui-ci aux plaisirs irrépréhensibles. Dans L'érotique, le corps traduisant ne sera coupable de rien. Ni d'avoir manqué d'(h)auteur ni d'avoir forcé ou sacrifié le corps textuel, de l'avoir perdu, tordu, trahi, puisque le seul manquement consisterait à ne pas avoir pris plaisir des sens en traduction, de ne pas s'être abandonné aux corps. « Se perdre dans l'autre » – voilà le pari qu'engage les corps dans l'érotique du traduire non pas pour se fusionner, mais pour se laisser aller à leur sensibilité charnelle. En clair, l'érotique veut déculpabiliser le corps traduisant en accordant une valeur positive à la perte en traduction.

L'érotique du traduire n'arrive pas fortuitement à la traductologie pour rappeler au sujet traduisant ses qualités humaines et son rapport « tactile » et plaisant à la matière textuelle. Ce rappel est d'autant plus urgent dans une pensée de la traduction, à l'heure de sa cérébralisation, numérisation et mécanisation.

### NOTES

1. Ces trois types de libidos sont empruntés à Michel Maffesoli, qui les rattache à « [u]n plaisir relatif, plaisir lié au présent. Plaisir qui "sait" les choses impermanentes, et s'emploie dès lors à en tirer le maximum. » (2002 : 18, 19, 55)
2. Platon postulait une parole vive et pure, répondant de l'âme, de la conscience et du for intérieur de l'être humain et, à l'opposé, l'écriture, simple technique de transcription de la parole produite par le corps, donc extérieure à la conscience.
3. This [ideal/real] dualism trains us to doubt the evidence of our senses (our bodies): what lies immediately before us, underneath our noses, what feels real, is sheer appearance, sheer unanalyzed matter. What is "real," really real, lies somewhere "beyond," in what Plato called the Realm of Forms, or what Paul and Augustine called the Word of God, and can only be retrieved by the power of mind to sift through complexity to simplicity, through flux to stability, through chaotic impressions to system. What is visible, tangible, "sensible," is less real and less valuable

than what is invisible and therefore only thinkable, conceivable, analyzable. What can be felt is less real and valuable than what can be thought. » (Robinson, 1991 : 48)

4. La dissémination des valeurs signifiantes d'un texte hors des limites du référent d'un mot est tributaire de la *Critique du rythme* de Meschonnic.

5. Berman parle plus spécifiquement de « corporéité iconique », c'est-à-dire ce qui est relatif à l'icône, à l'image, et ce qui est motivé sur le plan linguistique.

## RÉFÉRENCES

BERMAN, A. (1999) : *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil.

BESNIER, J.-M. (1996) : *Les théories de la connaissance*, Paris, coll. « Dominos », Flammarion.

DERRIDA, J. (1967) : *De la grammatologie*, Paris, Minuit.

LEVINAS, E. (2001) : *Le temps et l'autre*, Paris, coll. « Quadrige », PUF (1<sup>e</sup> édition : 1983).

MAFFESOLI, M. (2002) : *La part du Diable. Précis de subversion postmoderne*, Paris, coll. « Champs », Flammarion.

MESCHONNIC, H. (1982) : *Critique du rythme*, Paris, Verdier.

ROBINSON, D. (1991) : *The Translator's Turn*, Baltimore, The John Hopkins University Press.

STEINER, G. (1975) : *After Babel*, New York, Oxford University Press.

VENUTI, L. (1995) : *The Translator's Invisibility*, New York, Routledge.